



François Gibault
déteste aller dans le sens du poil.
EDITIONS LEO SCHEER

Portrait de famille sous l'Occupation

FRANÇOIS GIBAULT Le biographe et exégète de Céline se souvient de ses jeunes années.

THIERRY CLERMONT

L'ÉTÉ DERNIER, François Gibault, biographe et exégète de Céline, nous donnait un recueil de nouvelles (*La Cité interdite* chez L'Éditeur), dans lequel il s'en donnait à cœur joie en exaltant les hypocrisies et les cruautés de ses personnages. Dans *Singe*, son quatrième roman, Gibault revient sur son enfance qui s'achèvera par son entrée au barreau.

C'est une drôle de galerie pittoresque que traverse ce fils de bonne famille, « sentimental bêtement et bêtement romantique ». Un de ses aïeux dirigeait le Bon Marché, sa mère a hérité de La Pagode, d'un hôtel particulier, de l'appartement

familial du Faubourg-Saint-Germain et d'un douteux Vélasquez ; son père, qui fut Croix de feu, préside aux destinées de la Société de commerce et de navigation à Madagascar. Maman Toinon, la fortunée grand-mère, avait un faible pour le Château Yquem et chérissait de « mirbolants souvenirs ». On fréquente Yvonne de Lestrangle, cousine de Saint-Fxupéry et intime de Ramon Fernandez ; l'avocat et académicien excentrique Maurice Garçon (défenseur de Violette Nozières). Ce portrait de famille est complété par le médecin qui ne jure que par le phosphate de chaux, un dentiste sadique, un oncle maurassien en diable, la pulpeuse fille d'un président du Conseil...

Le père Gibault voyait son fils diplomate, le jeune homme rêvait

de pas de danse et d'acrobaties. Il a été avocat. Mauvais élève, pris de mélancolie, il lit ce qu'on ne lit plus aujourd'hui : *Bécassine*, *Les Nourritures terrestres*, Paul Bourget, puis « *les voyous de la plume* » : Rimbaud, Céline et Cocteau. On a là de belles pages sur l'exode (déjà évoqué dans *Interdit aux Chinois et aux chiens*), l'Occupation.

« Les changements de pied, les voltes »

Le 17 juin 1940, Pétain parle : son père s'effondre en larmes. Le 8 mai 1945, Gibault et ses deux frères sont sur les Champs-Élysées pour fêter « *la fin d'un mauvais rêve atroce* ». Plus par indifférence que par goût, comme le Doinel de *Baisers volés*, il s'engage. On le retrouve à Saumur puis sous-lieutenant dans la cava-

lerie blindée, envoyé en Algérie. Gibault ne nous dit rien des prétolres, peu de Céline, évoque à peine Jean Dubuffet, dont il est l'ayant droit, et semble avoir oublié ses amours contrariées. « *J'aime les changements de pied, les voltes et les démentis*. » Ce saint Sébastien converti à la désillusion déteste aller dans le sens du poil. Il aime les ceillets mauves, « *les toits tranquilles* », comme le poète, aussi le son des cloches, les glaces sans tain, « *la fraîcheur inouïe des aurores* ». « *Les romantiques vaincraient* », claironne-t-il. Alors qu'ils ont été défaits. Et depuis belle, ou triste lurette. Ce nouveau siècle est aux mains des machines : il ne veut ni de l'un, ni des autres. Plus rien à pavoiser. Mise en berne, avant la dernière danse. ■

SINGE

De François Gibault,
Léo Scheer,
312 p., 20 €.

